

Table ronde (avec tous les intervenant-e-s de la journée)

Le travailleur de demain sera-t-il "dopé"?

D. Rodrick:

Je me permets juste de vous rappeler que le propos de la table ronde est le suivant: le travailleur de demain sera-t-il dopé? J'ai également proposé quelques questions aux personnes qui m'entourent:

- si c'est le cas, n'allons-nous pas nous retrouver face à de nouvelles normes de performances qui seront attendues?
- que se passerait-il si les personnes à qui nous proposerions des substances améliorant la performance n'en prenaient pas ou refusaient d'en prendre?
- est-ce que la pression des employeurs serait telle que les collaboratrices et collaborateurs, qui n'accepteraient pas d'être performants de cette manière, prendraient le risque d'être licenciés ou non engagés?
- est-ce que pour certaines professions (pilotes, contrôleurs aériens, chirurgiens) il deviendrait presque obligatoire de prendre ces substances pour pouvoir travailler au top du top, mieux que bien?

Jean-Dominique Michel:

Je veux bien commencer, d'autant que j'ai été passionné par les exposés précédents. Je crois qu'il faut quand même, là encore, tordre un peu le cou à un fantasme prométhéen et rappeler que les substances dopantes pallient à des insuffisances. Bien sûr que c'est un palliatif! Ca peut aider temporairement par rapport à une difficulté, mais par définition ça ne la résout pas. Ce qui est mis en échec par ce fantasme, c'est toute la logique évolutive de l'être humain et notamment son aptitude, à un moment donné, à dépasser un certain nombre de choses, de grandir dans une direction qui lui permette de trouver des nouvelles ressources face à des difficultés qu'il rencontre. Et je crois que, dans cette idée que nous allons trouver de nouvelles drogues qui vont nous rendre heureux, je dirais que le bonheur chimique n'est pas un bonheur tout court, c'est un bonheur chimique.

Je me rappelle de la discussion que j'ai eue avec des toxicomanes en rétablissement qui n'avaient plus consommé depuis des années et qui avaient retrouvé une qualité de vie satisfaisante. Ils me disaient combien, à travers leur chemin de rétablissement, et notamment l'apprentissage de pratiques psychophysiques comme la méditation, ils atteignaient des états de pacification intérieure qui étaient ce qu'ils recherchaient dans les substances qu'ils consommaient, mais qui étaient d'une qualité incomparable, en étant dans le réel de ce à quoi ils aspiraient. Donc, pour moi, la réponse est très claire de ce point de vue là.

Là où elle l'est peut-être moins, c'est sur l'éventuelle utilisation à des fins professionnelles, dans certains contextes, de certaines substances, pour autant, bien sûr, qu'elles n'aient pas d'effets secondaires, par ailleurs indésirables, mais si effectivement elles procurent un bénéfice biologique en lien avec certaines activités.

Dans ce cas de figure là, nous sommes clairement dans l'amélioration, mais nous pouvons envisager, éthiquement, que cela ne pose pas de problème.

Pour le reste, les substances étant palliatives, évidemment qu'elles peuvent être temporairement utiles. Qu'une personne recoure à des antidépresseurs parce qu'elle est submergée dans sa capacité à faire face à sa souffrance, c'est tout à fait légitime, mais en même temps, il est évident que la prise à long terme d'antidépresseurs ne résout pas la difficulté, et que si elle n'est pas adressée au niveau où elle se situe, à ce moment-là le remède devient un leurre.

Dominique Chouanière:

Je vais peut-être poser la question un peu différemment, pour me placer du point de vue de la santé au travail, donc d'un médecin du travail. Je m'imagine dans cette situation où un chef d'entreprise viendrait en me demandant ce que je pense d'introduire le dopage de façon un peu systématique dans son entreprise pour doper la productivité, les résultats, etc.

Dans la démarche de santé au travail, la première chose va être de se demander si c'est un risque pour la santé. Et vu ce que nous avons dit aujourd'hui, c'est vrai qu'il est quand même difficile d'affirmer de façon claire que ces produits ne présentent pas un risque pour la santé sur le long terme. Différentes études sur des produits ont été évoquées, mais c'est vrai que nous en ressortons avec l'idée que nous ne savons pas trop bien ce que cela peut donner à long terme.

La deuxième, ça serait, finalement, quel est, derrière, le problème? Un problème de compétitivité? Donc, est-ce que la solution, au niveau individuel, face à un problème de compétitivité, pourrait être celle-là, mais est-ce qu'il n'y en a pas d'autres? La démarche de santé au travail serait donc, déjà, d'essayer d'éliminer le risque à la source avant de trouver autre chose. Essayer de voir si nous ne pourrions peut-être pas faire autrement. Ensuite, la décision appartient quand même aux collectifs de travail, aux salariés, à l'encadrement soumis à cette mesure. Et c'est justement là que le problème commence, parce que, effectivement, pour qu'il y ait un vrai débat sur cette question, il faut aussi que les conditions soient réunies.

Cet après-midi nous avons évoqué le rôle des facteurs individuels, des facteurs collectifs, un peu comme si dans l'entreprise il y avait toujours une latitude pour aborder les deux choses. Alors que souvent il n'y en pas, il n'y a pas de marge de manœuvre. J'ai donné ce matin, l'exemple des téléopérateurs. C'est une situation réellement et extrêmement stressante. Dans ce cadre-là, les conduites dopantes pendant le travail sont extrêmement importantes. Dès qu'ils sont en pause, il y a des conduites dopantes, c'est décrit. C'est un métier extrêmement stressant et nous ne voyons pas très bien, là, quelle marge de manœuvre nous pourrions leur donner pour qu'ils s'organisent et pour qu'ils se défendent d'une telle mesure. Donc, ces risques collectifs existent mais il faut quand même que le milieu du travail soit propice à pouvoir les aborder collectivement, ce qui est de moins en moins vrai et notamment dans le secteur des téléopérateurs.

Enfin, je voulais dire pour répondre à cette question qu'il n'y aura jamais, à mon avis, une demande aussi explicite dans l'entreprise. Elle sera beaucoup plus implicite. Les situations dans l'entreprise vont être beaucoup plus complexes et les gens vont adopter des conduites dopantes, comme on l'a dit tout à l'heure aussi, plutôt par intériorisation des objectifs qu'ils pressentent devoir atteindre. S'il y avait un objectif clair, c'est vrai que la réponse pourrait aussi être collective, et peut être plus efficace si les salariés se mettaient ensemble, mais comme je l'ai dit, c'est de moins en moins vrai. Mais ce qui me semble dominant, ce n'est pas que nous imposions une mesure aussi claire, mais c'est que les choses soient beaucoup plus en filigrane. On veut de vous une productivité très importante, on veut des résultats économiques, et tous les ans un peu plus, et là, effectivement, les marges de manœuvre n'existent quasiment plus.

Marc Loriol:

Je voulais compléter ce que vient de dire Dominique, avec qui je suis entièrement d'accord et je voulais apporter quelques petites précisions. Tout d'abord, et dans l'exposé que j'ai fait tout à l'heure, je n'ai pas eu le temps d'aborder ce point, mais ce que nous pouvons remarquer c'est que, parfois, la prise de produits psychoactifs est une sorte de palliatif à un manque de solidarité, de soutien social, un déficit d'organisation du fonctionnement du collectif, et que, lorsque le collectif prend en charge certains problèmes, il peut rendre le besoin de substances psychoactives moins important.

J'ai l'exemple de consommation de psychotropes chez les infirmières en France, qui a baissé au moment des grandes grèves infirmières, parce que ça n'était plus simplement perçu comme une défaillance ou un cul-de-sac individuel, dans lequel chacun était pris sans se rendre compte que c'était un destin collectif, mais nous voyions que c'était une question d'organisation, de moyens, de non-reconnaissance des efforts et du travail faits par les soignants globalement. Ce qui m'amène, pour également compléter ce qu'a dit Dominique, à une réflexion sur l'imposition de ces produits.

Est-ce que ces produits ont un impact bénéfique uniquement par leurs effets chimiques et biologiques ou est-ce que le rôle social de l'utilisation de ces produits ne joue pas un rôle aussi important. Il a été plusieurs fois fait état dans la presse, et dernièrement encore, d'études américaines montrant que des buveurs d'alcool réguliers auraient parfois moins de problèmes de santé que les non-buveurs, avec la conclusion que ce n'était pas du tout l'alcool ou les produits alcoolisés en eux même qui avaient un effet bénéfique pour la santé, mais plutôt le mode de vie qui allait avec. L'idée était qu'il y avait une sociabilité plus grande et plus de contacts sociaux, chez les buveurs, notamment les buveurs modérés, que chez les abstinents complets. Alors nous pourrions extrapoler un petit peu ce genre de réflexions et nous demander si l'imposition de certains produits, uniquement pour leurs effets chimiques, n'aurait pas, en l'absence de réflexion sur le fonctionnement du collectif de travail, en l'absence de réflexion sur l'organisation du travail, des effets assez peu probants à moyen et long terme, en tout cas à court terme.

Cela a été dit fort justement par un intervenant tout à l'heure qu'il y a une tendance dans le monde de l'entreprise aujourd'hui à imposer des objectifs de plus en plus coupés de la réalité des ateliers de la production, des capacités concrètes des gens à faire ce qui leur est demandé. Car il s'agit d'objectifs purement comptables, d'ordre financier qui font que nous devons mettre une entreprise productive au même rang de rentabilité financière que des produits financiers totalement abstraits. Et cela conduit à faire porter sur les personnes, des exigences de plus en plus folles, de plus en plus irréalistes. Et là, il y a effectivement une incitation très implicite, comme disait Dominique, à prendre des produits pour tenir et essayer de répondre à cette injonction un peu folle.

Ce que j'espère, je suis peut-être trop optimiste, c'est que les directeurs d'entreprises se rendront compte que c'est un système qui ne peut valoir, si cela vaut quelque chose, qu'à très court terme et qu'à long terme, cela peut avoir des effets pervers bien pires, même pour la rentabilité et pour l'économie. Donc, je m'imagine mal, je ne suis pas un spécialiste de sciences sociales fiction, mais je m'imagine mal, demain, les entreprises imposer de prendre telles substances dopantes ou de demander à des ouvriers de se couper un bras pour le remplacer par un bras robot qui serait plus efficace. Je reste quand même assez optimiste là-dessus.

Michel Hautefeuille:

Je trouve que ce qui s'est dit est tout à fait intéressant, mais j'avais des réflexions qui me venaient et qui étaient un peu périphériques par rapport au thème même, pas complètement étrangères mais un petit peu périphérique.

Ce que nous entendons, à travers tout ce qui peut se dire sur les conduites dopantes, sur le rapport aux produits, sur leurs utilisations, renvoie à quelque chose qui, personnellement, me paraît inéluctable. C'est-à-dire que, le problème n'est pas de savoir si c'est bon ou pas bon d'utiliser ces produits-là, le problème est que ces produits-là existent, qu'ils seront consommés et que la question centrale est de savoir comment nos sociétés vont gérer les produits qui sont à leurs dispositions. Où ma réflexion devient un petit peu périphérique, c'est qu'il y a une chose dont nous n'avons pas parlé, mais qui paraît être une évidence, c'est que la référence centrale de la gestion des produits, c'est la prohibition.

Depuis 40 ans, la France fonctionne sur un mode de prohibition en matière de toxicomanie. Les gens qui ont mis en place ces lois de prohibition sont les premiers à dire que ces prohibitions en matière de toxicomanie en France sont catastrophiques. Alors, si ce système de prohibition ne fonctionne pas depuis 40 ans, il faut essayer autre chose, cela me paraît être de l'ordre du bon sens.

Une autre chose que je voulais signaler dans toutes ces réflexions qui me venaient, c'est aussi le poids de la morale. Ce qui reste très ancré, c'est qu'une sensation, une capacité à faire quelque chose à partir du moment où celle-ci serait générée par quelque chose de chimique, de pharmacochimique mériterait un peu la méfiance. Cela ne me paraît pas forcément une évidence.

Ces molécules font l'objet d'un développement scientifique, nous ne nous posons pas la question de savoir, si c'est pertinent d'utiliser des neuroleptiques, si les antibiotiques sont justifiés alors que nous savons que ce sont des produits qui entraînent des effets secondaires qui sont tout à fait importants. Au moment de l'apparition des neuroleptiques, ou au moment de l'apparition des traitements de substitution, il y avait des gens qui disaient que c'était terrible, que nous allions assassiner l'homme, que nous allions assassiner sa capacité de penser, ses capacités de révoltes, etc. Et puis, cela ne s'est pas passé comme ça, parce que la société a géré de façon intelligente ces produits. Le problème, c'est de savoir si nous serons capables de gérer de façon intelligente tous ces produits.

Bengt Kayser:

L'armée est un exemple où l'utilisation de produits pharmacologiques a été une contrainte et l'est encore aujourd'hui. Donc, il y a des aires dans la société, où ces pratiques sont apparemment acceptables, avec des raisonnements sous-jacents, dont on peut débattre si on est d'accord ou pas, mais où c'est déjà un fait. Je ne crois pas que demain dans l'industrie, avec tous les effets secondaires que ces produits ont, que nous pourrions imposer telle ou telle chose, d'autant plus que, la base d'évidence de l'amélioration, de la performance, est encore assez faible. Mais suivant les objectifs, qu'une société, un groupe, une entité ou une institution se donne, il y a déjà des exemples, ce genre de choses pourraient être introduites.

D. Rodrick:

La question que je me pose aussi parfois, lorsque nous commençons à parler de ces améliorations cognitives, et d'ailleurs c'est quelque chose qui a été abordé tout à l'heure, c'est cette notion d'identité humaine. Quand nous parlons de post humanisme, le mot "post" exprime bien la chose. Nous parlons d'un humanisme qui va au-delà. Dans le monde des transhumanistes, nous parlons de cyborg, et puis dans le contexte du travail, de cyborg travailleurs. Il y a beaucoup de gens qui pensent et argumentent que, finalement, pourquoi ne pas améliorer l'homme puisque la nature de l'homme est de toute façon une nature en évolution.

Pourquoi ne pas penser que l'homme sera immortel demain? Certains transhumanistes pensent que cela pourrait être envisageable en downloadant notre cerveau quelque part sur un disque dur et en améliorant, en gardant les compétences que nous avons. Bien sûr, ce n'est pas pour demain, mais il y a toute une série de personnes qui discutent de cela. Et ce qui m'interpelle c'est de savoir jusqu'où nous pouvons réfléchir sur la notion d'amélioration, je dis bien amélioration, de nos capacités intellectuelles, cognitives, qui vont produire plus d'apprentissages, de connaissances et d'intelligence, bien entendu. Jusqu'où? Bien sûr, nous pouvons parler aujourd'hui du monde du travail, mais au-delà du monde du travail: qui et que serons-nous demain?

Bernard Baertschi:

Juste à propos de ce qui vient d'être dit...quand j'étais petit, je lisais des bandes dessinées d'assez mauvaise qualité de science-fiction. Je les ai retrouvées une fois et je me suis dit que dans le fond, elles manquaient terriblement d'imagination. Tout ce qu'ils imaginaient pour l'an 2000 et quelque, c'était ce qui existait dans les années 60, mais en mieux.

Aucun n'avait inventé l'ordinateur ou quoi que ce soit de ce genre. Et je pense que c'est un peu la même chose quand nous essayons d'imaginer l'homme de demain. Au fond, nous faisons la liste de nos faiblesses, de ce que nous aimerions voir améliorer ou encore allonger la vie, la santé, etc., et, effectivement, après il y a un effet transhumaniste, post humaniste. Nick Biostrome et compagnie aiment bien secouer un petit peu le Bourgeois et proposer des choses qui paraissent un peu bizarres, mais dans le fond, c'est toujours par rapport à des objectifs que nous imaginons, des améliorations, et je pense que c'est la même chose pour ces questions de substances.

Nous avons des objectifs que nous n'arrivons pas à atteindre aussi bien qu'on aimerait, ça peut être individuel ou sociétal, et donc nous nous demandons comment nous pourrions faire. Une des pistes, effectivement, serait l'utilisation de substances chimiques, mais il y en a d'autres, évidemment. Et à mon sens, c'est difficile d'imaginer beaucoup plus que ça et probablement que le futur ne ressemblera pas beaucoup à ce que nous pouvons imaginer maintenant, en espérant qu'on ait un futur, quand même!

Beng Kayser:

Il y a quelque chose qui m'étonne toujours, c'est que, quelque part, nous sommes déjà dans le débat de l'amélioration, au sens large, pour le bien de l'humanité, pour le dire de façon un peu pompeuse. Mais il semblerait qu'aujourd'hui, il y ait une sorte de distinction fondamentale qui soit faite, pour des raisons qui m'échappent partiellement, entre technologies non pharmacologiques et technologies pharmacologiques. Dès qu'il s'agit de substances, de pilules que nous pouvons ingérer, nous sommes interpellés d'une autre façon que lorsqu'il s'agit d'une invention autre, de l'ordre du technologique qui nous amène à évoluer, à nous améliorer dans nos performances de tous les jours.

Tout à l'heure, nous avons parlé des 80 e-mails par jour, plus encore des SMS que nous recevons. Nous sommes clairement confrontés, aujourd'hui, à une difficulté à gérer tout cela; probablement avec des effets au niveau de notre fonctionnement du cerveau, qui va devoir s'adapter à cette nouvelle gestion de l'information. Je ne sais pas exactement ce que cela va donner à l'avenir, mais pourquoi est-ce nous traitons ce genre de choses d'une autre manière et que nous sommes moins interpellés, moins choqués, que lorsqu'il s'agit d'une pilule, comme le Modafinil qui permet de sauter quelques nuits sans pour autant avoir des effets secondaires trop importants. Je pose la question, pourquoi est-ce qu'il y a donc cette panique un peu morale qui

s'installe immédiatement quand il s'agit de pharmacologie, par rapport à d'autres techniques, inventions de l'humain, pour améliorer notre existence?

Patrick Laure

Non, parce qu'au moment où je vous l'ai demandé, il n'avait pas encore pris la parole. Je crois que la question que vous posez, Dwight Rodrick, est relativement judicieuse, faudra-t-il être dopé pour travailler demain, mais elle est, en même temps, difficile.

D'autant plus que l'expérience montre, avec beaucoup d'amusement, que la plupart des experts qui essaient de prédire ce que sera l'avenir, les économistes notamment, se trompent assez régulièrement. Cela dit, nous pourrions quand même éventuellement poser la question différemment. À savoir, est-ce qu'il y aura un travail demain qui nécessitera d'être dopé? Ou différemment encore, que sera le travail de demain? On sait bien qu'il change.

En France, notamment, nous voyons une émergence du travail à temps partiel, des contrats à durée déterminée, un raccourcissement d'un certain nombre de carrières, etc. Donc, le travail change. Est-ce nous ne pourrions pas nous demander, mais là ce sont les sociologues qui devraient nous répondre, si le sens que prendra le travail demain ne sera pas différent de celui qu'il prend aujourd'hui? Il est valorisant de travailler dans un certain nombre de cas, mais est-ce que demain, ça ne sera pas tout le contraire? Ce sera peut-être dévalorisant de travailler, parce que, justement, grâce au progrès de la miniaturisation, de l'informatique, de la cybernétique que vous avez évoqué, on arrivera à ne plus devoir travailler, les humains en tout cas.

Il y a deux fictions, puisqu'on parlait de fiction qui est à ce titre éloquentes. Je pense, en particulier, au film "Clone" de Jonathan Mostow avec Bruce Willis, si ma mémoire est bonne, où les êtres humains ne travaillent plus, restent à domicile en pantoufles et envoient au travail à leur place des clones, qui ont été manufacturés entièrement sur mesure et qui les représentent tels qu'ils souhaiteraient être, c'est à dire jeunes, beaux, virils, grands, forts, pour les hommes bien sûr. Je ne vous permets pas, Mesdames, de rire, car nous sommes déjà comme ça. Et, pour les femmes, bien sûr, grandes, longilignes, souples, racées, intelligentes et tout ça. Le dopage dans ce cas, n'est plus nécessaire puisque les clones sont construits sur mesure, en fonction des moyens de chacun.

Nous pourrions nous référer assez facilement, aussi d'ailleurs, au film "Le Meilleur des Mondes" d'Aldous Huxley, dont l'œuvre montre que les gens sont prédéterminés à la naissance, en fonction de la concentration d'alcool qu'on met dans les petites éprouvettes qui vont les faire naître. Et à part le soma, substance qu'ils consomment régulièrement pour remplacer les orgasmes que nous connaissons, pas toujours, mais parfois au moment de l'acte sexuel, et bien, il n'y a plus aucune autre consommation de substances, donc le dopage ne sera plus nécessaire. Du coup, la question devient différente. Qui sera le sauvage que nous rencontrerons dans le meilleur des mondes? Je crois effectivement, qu'aucun d'entre nous à la moindre

idée à quoi ressembleront les améliorations possibles de l'être humain dans 30 ou 40 ans. Nous aurons au moins la surprise de les découvrir en cours de route.

Pour moi le souci, et je comprends les réticences morales dans la population, est plus existentiel. C'est-à-dire que notre culture me semble se caractériser par une capacité du refus du réel qui est quand même assez prodigieusement marqué! Nous avons évoqué le Viagra tout à l'heure, mais est-il existentiellement adéquat pour un homme de 70 ans d'avoir la capacité érectile d'un homme de 20 ans? Ce n'est pas un jugement moral, si quelqu'un veut vivre cette expérience, libre à lui, mais en même temps, quid de l'évolution naturelle de la sexualité, qui à un certain âge perdant une certaine puissance biologique, ouvre à d'autres horizons?

Moi, le souci moral que j'ai par rapport aux substances chimiques extérieures, c'est l'impression, là encore, qu'elles sont à haut risque de conduire à des refoulements, à des dénis, à des évitements de situations naturelles.

Jean-Dominique Michel

Je crois que dans ce débat, nous sommes en tension entre deux polarités. La première, c'est le constat de l'imperfection de notre véhicule biologique et de tout ce à quoi il est exposé. Vous connaissez, peut être, le petit dicton qui dit que si vous avez plus de 50 ans et que vous vous réveillez le matin sans avoir mal quelque part, c'est que vous êtes mort. Nous sommes tous confrontés aux finitudes de ce véhicule biologique et aux améliorations naturelles que nous souhaitons y apporter, mais en même temps il y a une densité existentielle aux situations rencontrées, et là, effectivement, je crois qu'il y a un risque d'entrer dans des formes de refus qui ont peut-être l'air agréables ou utilitaires en surface, mais qui peuvent être extrêmement appauvrissantes. La femme de 65 ans, liftée comme un renard, peut-être qu'elle donne l'illusion d'être encore dans sa jeunesse vis-à-vis de l'extérieur, mais quid de la relation à son âge, au temps qui passe, à la réalité du changement? Et là, je pense que ces interventions techniques ou extérieures peuvent être interférentielles par rapport à certaines constructions.

Marc Loriol:

J'ai juste une remarque pour rebondir sur les propos d'avant, sur les remarques autour des réflexions qui seraient différentes pour les substances chimiques, autour des idéologies de la communication et de l'information, des technologies de la communication à distance.

Il y a eu beaucoup de réflexions et de craintes qui se sont exprimées, sur la déshumanisation et sur l'isolement que ça créerait. Dans le monde du travail, qui est celui que je connais un tout petit peu moins mal que d'autres, nous nous rendons compte que, finalement, les sociologues nous disent souvent ça, il n'y a pas de déterminisme technique qui est aussi fort que ça. Malgré la possibilité de faire des téléconférences dans le monde entier, les hommes d'affaires continuent à traverser l'Atlantique pour se rencontrer physiquement les uns les autres.

J'ai travaillé, moi-même sur les diplomates, à un moment, sur leur utilisation d'Internet dans les relations diplomatiques, que ce soit avec les homologues

étrangers ou entre collègues. Et ce à quoi nous sommes arrivés en conclusion, c'est que l'outil informatique ne permettait pas de créer de nouveaux liens. Il permet seulement d'entretenir des liens qui ont existé auparavant. La confiance se constitue d'abord sur des relations de face à face, sur une proximité physique réelle, et seulement ensuite, quand cette confiance a été construite, l'outil de communication à distance peut permettre de faire des choses nouvelles que nous ne pouvions pas faire avant, c'est-à-dire de communiquer plus rapidement. Donc, je dirais que la crainte des nouveautés, des transformations, qui seraient imposées par les nouvelles technologies, ne se pose pas uniquement pour la question des médicaments. Elle se pose pour plusieurs domaines.

Et les toutes petites expériences que je peux avoir par rapport à ces nouvelles technologies de la communication, finalement, me font dire qu'elles ne bousculent pas énormément les anciennes formes de relations sociales, elles les enrichissent un petit peu, les modifient un peu, mais elles ne vont pas créer des gens qui vont rester tout le temps chez eux en ne pouvant vivre que par leur téléphone portable, les webcams et les visioconférences. Il semble que, ça, ça ne marche pas. Le télétravail n'a pas connu l'extension que nous lui avons prédit à ses débuts, et notamment pour ces raisons-là. La relation de face à face, de temps en temps, permet d'entretenir cette confiance entre les individus. Nous ne pouvons pas totalement nous dématérialiser comme ça.

Yaël Liebkind, coordinatrice du Centre de Prévention du jeu excessif "Rien ne va plus":

Je voulais simplement rebondir sur la question de Monsieur Kayser par rapport au parallèle et pourquoi on ne le ferait pas. Pour moi, dans la conduite dopante sont compris les comportements qui suscitent des stimulations qui peuvent être aussi des palliatifs à ces manques. Le manque de reconnaissance, d'identité, de sentiment de capacité ou de compétences, que l'on retrouve à travers la projection d'un gros gain, de devenir puissant avec un gain financier ou à travers un personnage virtuel, qui peut se permettre de prendre des risques et d'avoir plusieurs vies devant lui. Je ne sais pas si ça répond à cette interrogation, mais il me semble que les conduites dopantes, c'est un terme qui regroupe bien tous ces aspects, pas seulement le fait de prendre des produits.

Dwight Rodrick:

Votre remarque me permet de rebondir, sur quelque chose auquel je crois beaucoup! Les conduites dopantes, bien sûr, il y en a beaucoup. Aujourd'hui, nous pouvons nous focaliser sur la performance, évidemment, c'est souvent le cas, mais je crois qu'il faut bien comprendre que les conduites dopantes, ce sont peut-être aussi des stratégies individuelles plus que collectives, silencieuses face aux peurs du travail. La peur du travail ce n'est pas forcément la crainte de ne pas être performant, mais c'est aussi l'inquiétude de ne pas arriver à faire ce que l'on nous demande de faire parce que nous n'y arrivons plus. C'est pour cela, d'ailleurs, que le titre du congrès a comme sous-titre "de l'automédication à la performance". J'ai l'impression que passablement de personnes, dans les conduites dopantes, sont dans

l'automédication pour faire face à une situation qui, à leurs yeux, les dépasse. Mais le constat que l'on peut faire, c'est aussi qu'il s'agit d'un comportement individuel, silencieux qui ne s'inscrit en rien dans une démarche de remise en question collective de l'organisation du travail.

L'autre chose que j'aimerais bien aborder avant que l'on termine ce congrès, c'est l'idée de consommation de substances dans le but d'améliorer les capacités cognitives, ce qui a été un peu évoqué aujourd'hui. Honnêtement, je ne sais pas si vous voulez rebondir, mais à un niveau personnel, je ne pense pas que sur le plan moral on puisse interdire à qui que ce soit de prendre ou de ne pas prendre une substance pour améliorer certaines performances, surtout si ces mêmes substances n'ont ou n'auraient que très peu de conséquences sur la santé, ou de risques d'en devenir dépendant.

Mais il en va autrement au niveau sociétal. Il s'agit d'un choix de société: est-ce que nous acceptons, est-ce que nous tolérons, est-ce que nous encourageons la prise de substances dans le but d'améliorer, parfaire ou booster nos intelligences. En prenant le risque, qu'effectivement, dans quelque temps, la norme ne sera plus celle d'aujourd'hui, mais sera nettement différenciée.

Bengt Kayser:

J'aimerais juste réagir à ces propos, parce que je crois qu'il faut aussi ouvrir un peu le débat et ne pas traiter toute intervention, tout potentiel des médicaments de la même façon, selon, finalement, ce que cela représente comme risques sur la santé. J'aimerais rebondir sur ce que disait Monsieur Hautefeuille tout à l'heure, que de toute façon, ces produits seront là. Ils sont déjà là et qu'il y en aura de plus en plus à l'avenir. Il va falloir que la société gère ces produits au mieux. Et il n'y aura, probablement pas qu'une seule recette pour traiter tout cela. Il va falloir gérer cela de façon pondérée, aussi en ce qui concerne les risques liés à la collectivité. De la même façon que nous traitons, aujourd'hui, certaines substances de façon différente.

Pour donner un exemple, parlons des anabolisants, dont les stéroïdes qui permettent d'accentuer la croissance musculaire. Ils sont très répandus actuellement, mais totalement relégués dans la clandestinité, et les différents modèles de traitements dans les différents pays, varient énormément. Aux Etats-Unis, par exemple, les anabolisants sont maintenant sur la liste de produits, traités presque de manière égale à la cocaïne ou à l'héroïne. En Angleterre, c'est plutôt une approche de réduction des risques qui est prônée, avec une distribution de seringues et des cliniques où l'on peut consulter pour essayer d'échapper à des éventuelles conséquences néfastes de l'utilisation de ces anabolisants.

Moi je pense que l'avenir nous amènera probablement à devoir choisir une solution plus pragmatique, utilitariste, avec un coût réduit pour la collectivité, en traitant chaque fois un produit de façon appropriée, selon les risques associés et en se basant sur l'évidence scientifique retenue dans des études épidémiologiques, cliniques bien faites.